

15 mai 26 -

105

Proust
Gide

dépasse les limites du vice (5). » Mais un certain Bergotte n'a-t-il pas, ici même, écrit là-dessus des choses qui me dispensent d'insister (6) ?

A cet égard, Marcel Proust diffère du tout au tout de Gide, ce Stendhal sans franchise, explorateur précautionneux des terres réprouvées, circonspect, réticent, aussi peu « milanais » que possible, mais plutôt citoyen d'une étrange Genève où traîneraient des relents de Sodome. Avec ses airs de n'y pas toucher, sa façon de rôder autour des désirs irréguliers et cette main bénisseuse qui se rétracte en griffe, on dirait Méphistojouant au prédicant.

Même son *Corydon*, livre brave (7), décèle encore je ne sais quoi de furtif, de clandestin. Il s'y avance à pas feutrés et, s'il casse les vitres, c'est, dirait-on, avec des gants, méthode après tout fort sage (8). Il reste que ce parfait écrivain, distillateur de poisons rares, à la fois démoniaque et cauteleux, et si habile à débiter l'immoralisme en homélies, nous cause un invincible malaise. Voyez, dans *Les Faux Monnayeurs*, la tendresse toute spéciale qu'il témoigne à ses chenapans (expressément choisis d'âge tendre). Une sorte de gourmandise du péché s'y révèle, mal refoulée par le piétisme. Mais de Proust ou de Gide, du clinicien qui hardiment explore nos parties secrètes ou du frôleur de sensations troubles qui se délecte, les yeux mi-clos, aux senteurs du péché, lequel est de la grande et saine lignée classique ? Malgré son art si sobre, sa langue châtiée, ce n'est pas l'auteur de *L'Immoraliste*.

Ce jugement peut surprendre ceux qui s'en tiennent aux apparences, puisque aussi bien Gide n'hésite point à se mettre

(5) Aristote : *Morale à Nicomaque*, livre VII. Comme quoi le protocole de la nature est moins immuable que celui des salons.

(6) Voir le *Mercur de France* du 15 juillet 1914 : *Un psychologue du péché*, Marcel Proust.

(7) Et à qui il sera beaucoup pardonné, pour avoir eu l'honneur d'indisposer M. Clément Vautel.

(8) Est-ce un aveu ? Dans son dernier roman, si dévotement confit en luxure, on lit : « Mon esprit rejoint au plus simple et prend irrésistiblement le biais. » *Les Faux Monnayeurs*, p. 458.

en scène dans ses livres, ce que Marcel Proust ne fait pas. Mais encore y faut-il la manière, et la sienne rappellerait un peu trop la figure célèbre du Campo-Santo de Pise, cette *Vergognosa* qui fait la pudique et se cache le visage dans la main, tout en coulant un regard risqué entre ses doigts qu'elle écarte avec ruse.

Parce que le cœur humain plus que tout le passionné, Marcel Proust fait naturellement figure de maître à nos yeux. Ce triste cœur, comme il le connaît, et comme il sait son désarroi. Car il n'aspire qu'à l'amour et c'est l'angoisse qu'il y trouve (9). Quel désolant aperçu dans cette simple remarque : « On a tort de parler en amour de mauvais choix puisque dès qu'il y a choix, il ne peut être que mauvais (10). » Tristesse poignante de ces derniers livres où Proust, comme halluciné par la perte de ce qu'il aime, nous annote un à un ses minutieux cauchemars et nous ressasse ses hantises. Cauchemar de l'évanouissement d'un cher souvenir qui fait que, le sentiment déclinant, et par le simple jeu d'une conscience scrupuleuse, sa peine s'inquiète et s'aggrave de se sentir fléchir. Car ainsi sommes-nous faits qu'il nous en coûte d'être éphémères, de découvrir que l'amour passe et qu'une douleur mortelle a pouvoir de mourir. Hantise de la mort même, tellement aiguë chez ce malade qu'il en arrive, dirait-on, à la confondre avec la vie, ne voyant dans celle-ci qu'un jeu de disparitions successives dont nos personnalités de rechange font les frais (11). Et l'on croirait, étant donné ses goûts morbides, que Proust prend une joie cruelle à souligner ces fluctuations, si la vue de ces anéantissements journaliers de son être ne lui apparaissait plutôt comme un remède à ses maux, un moyen de se familiariser avec l'idée du néant qui l'obsède et de s'immuniser contre l'angoisse qui l'étreint.

C'est par des analyses de ce genre où il nous fait lar-

(9) Heureusement, il y a l'art sauveur.

(10) *Albertine disparue*, t. II, p. 90.

(11) « Ce n'est pas parce que les autres sont morts que notre affection pour eux s'affaiblit. C'est parce que nous mourons nous-mêmes. » *Ibid.* p. 87.

gesse, sans compter, de tant de miraculeuses confidences, que Proust se révèle vraiment grand, si différent de ces menus seigneurs et baladins des lettres qui feraient mine actuellement de vouloir les confisquer. Son domaine à lui est de ceux où la mode n'a que faire. Qu'il soit loué de n'être pas d'aujourd'hui, s'il n'en est que mieux de toujours. Et il est vrai que son œuvre compacte, qu'il est légitime de trouver fatigante, est un accès pénible et fait pour dérouter. Mais, pour peu qu'on aille de l'avant et passe outre, quelle prestigieuse récompense nous attend ! On songe à ces coquillages, en forme de labyrinthes, que parfois, en jouant, on recueille sur les grèves. L'aspect en est bizarre, l'apparence contournée. Mais portez-les à votre oreille : vous y entendrez la rumeur immense de la mer.

RAPHAËL COR.